

*Déjà*, annonce le titre de l'installation pour aussitôt démentir l'instantanéité qu'il semble désigner. Cette dernière œuvre de Claire Savoie livre en effet très peu au visiteur pressé. Le dépouillement d'abord de la pièce qui le reçoit laisse comprendre que le dispositif privilégie la discrétion à la présence tapageuse; dans l'espace laissé blanc et dénudé ne s'offre au regard qu'un modeste écran logé dans un des murs. S'y déroule une curieuse manœuvre au cours de laquelle l'espace même de la galerie est mis en abyme. Alors que le visiteur reste fixé au sol, l'image qu'il suit des yeux rend compte de la découverte des lieux par le tâtonnement de deux mains, celles-ci laissées dans l'anonymat. Durant cette patiente et minutieuse exploration de l'espace – le rythme régulier et les mouvements courts assurent de couvrir attentivement la totalité de la surface parcourue par les deux membres –, s'impose l'idée qu'il s'agit là du tracé d'un aveugle. Inversement, le visiteur, lui, ne peut toucher que par procuration.

Jusque-là, ce grand intérêt porté à l'espace – dans lequel à la fois l'œuvre est visible et où, dans un temps antérieur, elle a été conçue –, pourrait faire croire que l'entreprise a été guidée par le désir d'avoir une emprise sur celui-ci. Or, les effets procurés au moment du visionnement de la bande sont contraires. Ou plutôt ils adoptent un mouvement oscillatoire puisque la reconnaissance du lieu est aussitôt avalée par un travail de négation. Le cadrage serré de l'image ne révèle en effet que quelques points de repère, les plus importants d'ailleurs étant les fenêtres qui ouvrent sur la rue Sainte-Catherine. Le reste ne se limite qu'au blanc des murs, une spatialité dont la momentanée neutralité adopte des airs de « n'importe où ».

À ce jeu malin encouragé par la dissociation structurelle des sens, – le regardeur et le « toucheur » de la bande vidéo ne se rejoignent jamais –, se conjuguent des interventions sonores que l'artiste a sélectionnées dans un répertoire qu'on lui connaissait moins jusqu'à maintenant. Savoie a abandonné les éléments du langage, lettres et chiffres, qui faisaient la particularité de la majorité de ses autres installations au profit de bruits tels que le craquement d'allumette, le déversement d'un liquide et le tintement de clochettes. Bien que ténus, ces sons réservent des effets différents selon leur concomitance avec le blanc des murs ou la vue des fenêtres. Dans ce cas-ci, les sons parviennent difficilement à trouver un ancrage dans l'image puisqu'ils en heurtent la portée référentielle. Dans l'autre cas, pendant ces longues minutes où les mains ne côtoient que le blanc, ils y trouvent plus volontiers un arrimage. Il s'en faut de peu effectivement pour se laisser convaincre que ces bruits proviennent du frottement des mains. Ces décrochements de registre ne sont perceptibles qu'à la suite d'un certain temps passé au sein de la pièce.

Il se pourrait bien que cette installation insiste sur les conditions d'exposition en faisant du lieu la matière première de sa genèse. Sachant que le regard a longtemps bénéficié de prérogatives dans l'histoire de l'art, il se pourrait aussi que l'œuvre autorise à réfléchir sur les modalités de réception en faisant de l'exploration tactile

l'objet de convoitise, ou de déception, du regardeur. Or, le retour à soi provoqué par le reflet du visiteur dans l'écran vidéo déplace le problème du côté de l'expérience subjective du temps ce qui, à rebours, semble un élément constitutif et fondamental dans tout le travail de Savoie.

Le dispositif nourrit les attentes, il fait paraître le temps long, en montrant la répétition incessante d'un même geste ce que recoupe, par ailleurs, la projection en boucle, mais non synchronisée, des bandes visuelle et sonore. Il faut imputer à la bande sonore, dont le caractère poétique ne semble pas a priori trouver une fonction éclairante, et à ces passages alternés entre le lieu et le

non-lieu, la responsabilité d'offrir au regardeur la faculté de vivre l'expérience de la durée. Contre le temps fuyant et sans amarré, l'introduction minimale d'un rythme, par les discontinuités repérées plus haut, pratique en effet des ruptures dans la circularité. *Déjà*, c'est la faille par laquelle la connaissance de la durée est rendue possible puisque, comme le formule Bachelard, « [...] la durée a toujours besoin d'une altérité pour paraître continue. Ainsi elle paraît continue par son hétérogénéité, dans un domaine toujours autre que celui où l'on prétend l'observer. » (*La dialectique de la durée*, France, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1950, p. 51)

> Marie-Ève Charron

L'auteure poursuit des études en histoire de l'art et écrit sur des pratiques artistiques actuelles.

< m\_evecharron@hotmail.com >

CLAIRE SAVOIE, *DÉJÀ*, INSTALLATION AUDIO ET VIDÉO, 2001.

